

L' Abeille.

5^{me} Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5^{me} e. Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 DÉCEMBRE, 1852.

No. 14

Jesus Enfant.

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois ;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois !

Quoiqu'il soit sans diadème,
Sans royaume et sans pouvoir,
J'ai vu les palmiers d'eux-même
S'incliner pour l'entrevoir ;
Le grand aigle et sa compagne
Ont chanté le Dieu nouveau,
Et le cri de la montagne a salué son berceau.

Comme il est beau ! l'âge aride
Respecte encor sa fraîcheur ;
Il n'a pas encor de ride,
Il ne sait pas la douleur.
Pauvre enfant ! près de sa mère
Accoudée au bord du lit,
Il joue avec la lumière
Qui le cherche et lui sourit.

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois,
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois !

Et la mère agenouillée
Ne le quitte pas des yeux ;
On la dirait effrayée
D'un sort aussi glorieux ;
Dans sa prévoyance sainte
Faible et forte tour-à-tour,
Elle aurait peur, si la crainte
Ne se perdait dans l'amour.

Poursuis, enfant, ta faiblesse
N'a pas besoin de soutien ;
Le siècle ingrat te délaisse,
Mais l'avenir t'appartient ;
En vain la terre se ligue,
O céleste Emmanuel,
Cette main qu'un rien fatigue
Remûra plus tard le ciel !

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois ;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois !
Turquety.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

[Suite]

UNE RELIGION NATURELLE.

Je suis ce qui est, ce qui a été et ce qui sera.
Nul mortel ne soulèvera jamais mon voile.
Si, d'après les preuves apportées en fa-
veur de l'existence de Dieu, de l'existen-
ce de notre âme et de son immortalité, il

n'est plus permis de douter de ces gran-
des vérités, il suit nécessairement de là
qu'il doit exister une religion naturelle.
En effet, cet ordre admirable, ces merveil-
les sans nombre de l'univers, qui procla-
ment si hautement un Créateur, ne lais-
sent en moi qu'une extase vague et flot-
tante jusqu'à ce que la réflexion vienne
la fixer par la considération que tant d'or-
dre suppose indispensablement un premier
être essentiellement dominateur et indé-
pendant. C'est là que je trouve déjà un
premier rapport de dépendance, auquel
vient bientôt se joindre un second rapport
de reconnaissance, lorsque je me compare
aux autres êtres créés.

Car, de quelque côté que je porte mes re-
gards, je vois que je suis élevé au-dessus
de toutes les autres créatures par la faculté
que je possède de me les assujettir et de
me constituer leur roi. Dès lors je me
sens porté comme par une réaction du don
au donateur, c'est-à-dire, à Dieu, domina-
teur de tous mes sentiments qui ne vien-
nent que de lui.

Ces sentiments deviennent encore plus
grands, lorsque je remarque dans les objets
répandus dans la nature la beauté, la bon-
té et l'ordre ; car ces perfections me dé-
voient dans celui qui les a faits, la bonté
l'ordre, la sagesse, la puissance les plus
infinies, de sorte que je lui rapporte tout.

Voilà un troisième rapport d'amour,
rapport qui se compose de tous les amours
comme Dieu se compose de toutes les per-
fections. Puisque tout l'univers raconte
la gloire de son créateur et que cet uni-
vers n'a été créé que pour l'homme, l'hom-
me, seul capable d'être reconnaissant en-
vers Dieu, est donc le lien qui joint le
monde à son auteur : pontife de la terre,
il est donc chargé de renvoyer à Dieu
l'hommage de toutes les créatures. Ce
n'est que par cette obligation que se
complètent tous les autres rapports par
un rapport plus solennel d'adoration.

Et ce culte d'adoration devient d'autant
plus pressant que nous savons être citoy-
ens, par la pensée, d'un monde intellectu-
el et moral, où se trouve plus particulière-
ment le siège de notre être . . . Aussi cet-
te vérité, cette justice, cette beauté mo-
rale, n'étant que les diverses applications

de la raison suprême, ne cessent de recla-
mer un culte de notre part. Mais le cul-
te de la raison, but unique de notre âme,
qu'est-il autre chose que le culte de Dieu
en esprit et en vérité ? Nous serions donc
coupables d'idolâtrie, si, à la place de
Dieu, seule raison, nous divinisions notre
raison propre, qui n'en est que le reflet
et le rayonnement.

D'ailleurs ne découvrons-nous pas en
nous une insatiabilité d'esprit et de cœur,
une soif ardente de connaître et d'aimer,
une tendance irrésistible vers l'infini ?
Qu'attestent donc ces dispositions invin-
cibles ? — qu'à la différence de toutes les
autres créatures, nous n'avons pas reçu le
complément de notre être, mais seule-
ment des facultés pour l'acquérir et que
quelque chose d'infini et d'éternel nous
attend après cette vie . . .

Qui pourrait nier notre liberté ? et par
conséquent qui pourrait soutenir que nous
ne sommes pas comptables envers Dieu ?
car la raison nous dit que si nous sommes
libres, ce n'est qu'à condition d'être respon-
sables, et que, si par la liberté nos pensées
et nos actions peuvent se jouer de Dieu
dans le temps, par la responsabilité, elles
contractent envers lui des engagements
éternels, engagements reconnus de tout
temps.

En effet, chez toutes les nations, l'hom-
mage rendu à la Divinité s'est toujours
maintenu, manifesté, même au milieu des
plus épaisses ténèbres. Car, interrogez les
découvertes modernes, les observations
des voyageurs et l'expérience, tout vous
dira que chez les hommes les plus sauva-
ges et partout où on a trouvé des traces
humaines, il y a eu des traces de Reli-
gion, — que la première pierre de toute
société a été un autel et quand cette
pierre a été renversée, toute société l'a
été en même temps.

Il est bien vrai que le culte rendu à la
Divinité n'est pas partout le même ; mais
la diversité des religions est une preuve é-
vidente qu'il y en a une de vraie : car cette
diversité montre qu'au préalable tout le
monde est d'accord qu'une religion véri-
table existe. Il serait donc absurde de con-
clure, avec certains philosophes, que toutes
les religions sont fausses, parce que la vé-